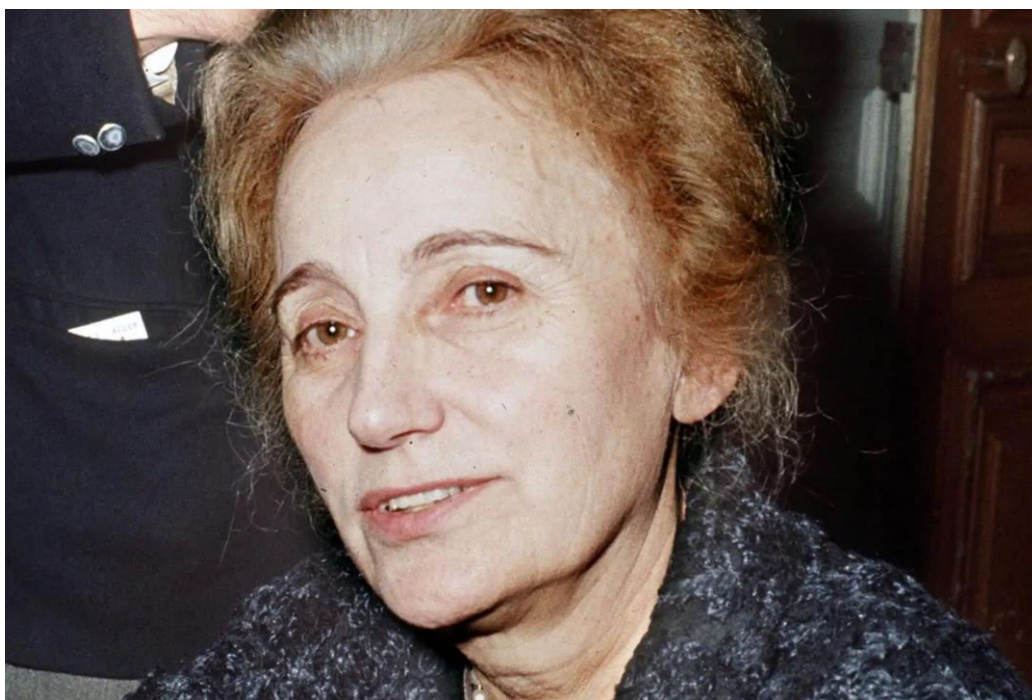


« Histoire d'O » : petite histoire de « la plus farouche lettre d'amour qu'un homme ait jamais reçue » et qui provoqua un immense scandale littéraire

Par [Jérôme Garcin](#)

Publié le 22 juin 2024 à 8h30, mis à jour le 22 juin 2024 à 15h03



Paris, 1969. Femme de lettres et personnalité influente du monde de l'édition, Dominique Aury, née Anne Desclos, est morte en 1998. Sous le nom de Pauline Réage, elle est l'auteur d'un chef-d'œuvre de la littérature érotique du XX^e siècle, « Histoire d'O » (1954), ce qu'elle ne reconnaîtra explicitement qu'en 1994. STF / AFP

Récit PLAN CULTE. Après un tirage confidentiel, ce chef-d'œuvre de l'érotisme écrit par une femme, Dominique Aury, pour l'amour d'un homme, Jean Paulhan, s'est vendu à 85 000 exemplaires.

Pauline Réage s'appelait en vérité Anne Desclos. Petite, elle pleurait en écoutant les chants religieux et, si le destin l'avait désignée, eût volontiers choisi d'entrer dans les ordres. Car elle était attirée, sinon par la chasteté, du moins par les vœux de pauvreté et d'obéissance.

A Rochefort-sur-Mer, où elle était née en 1907, elle avait appris pendant les leçons de catéchisme que l'amour absolu commande l'abandon du corps et de l'âme à Dieu, exige une consentante désappropriation de soi, et promet, pourvu qu'on soit patient, la jouissance dans l'abdication. Elle trouvait d'ailleurs la prière aussi ardente et impudique que l'amour. C'était une nouvelle Héloïse.

Très tôt, car elle était précocce, elle avait alterné la fréquentation de l'enfer du XVIII^e et la lecture des textes mystiques : Crébillon ajoutait à Fénelon. L'érotisme menait au quiétisme. Et les licencieux « Hasards du coin du feu », aux « Maximes des saints ». Sous la plume de l'évêque de Cambrai, elle avait lu cette phrase que, dans un roman bref et scandaleux, elle allait bientôt s'appliquer à illustrer à la perfection :

« C'est l'amour qui rend véritablement humble ; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le bien-aimé. Il s'en occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. »

Fidèle à sa vocation, qui fut la clandestinité, Anne Desclos laissa son nom de jeune fille au seuil de « la NRF », cette chartreuse littéraire où elle publia, en 1943, sous le pseudonyme de Dominique Aury, une « Anthologie de la poésie religieuse française » et où elle allait vivre pendant un demi-siècle. On reconnaissait la moniale contrariée à son visage pâle, sa peau d'incunable, ses habits stricts et gris, son goût du silence et aux *visitandines* qu'elle confectionnait, le dimanche, pour les membres du comité de lecture.

L'O et le feu

C'est pendant la guerre, dont elle aimait la fraternité, le danger et le mépris de la mort, qu'elle rencontra Jean Paulhan. Elle distribuait « les Lettres françaises » sous le boisseau ; il faisait de la Résistance. Elle trouva à cet homme marié qui avait les épaules larges et les cheveux longs un visage romain, une prestance cardinalice, une faculté d'émerveillement et le don du bonheur. Elle devint, en 1950, la secrétaire générale de cette prestigieuse « NRF » dont il était l'incontesté patron.

Sans leur secrète liaison, « Histoire d'O » n'eût jamais vu le jour. Car Dominique Aury n'ambitionnait pas de faire un livre. A l'origine, c'était une lettre d'amour, écrite pour la simple et belle raison qu'un homme lui avait déclaré avoir envie de la lire. Et cet homme était Jean Paulhan, que l'amante voulait garder, la romancière, troubler, et la styliste, épater. Une manière, aussi, de combler la distance que mettaient entre eux les week-ends et les vacances, de prolonger sur le papier leur liaison secrète et de prendre des risques. L'O et le feu.



Jean Paulhan au début des années 1960. STUDIO HARCOURT / RMN-GRAND PALAIS VIA AFP

Chaque nuit, d'une traite, elle rédigeait un chapitre que, sans garder ni double ni brouillon, elle envoyait, au petit matin, à son destinataire, poste restante. Avec l'angoisse de qui craint d'en faire trop, d'être un peu ridicule, de

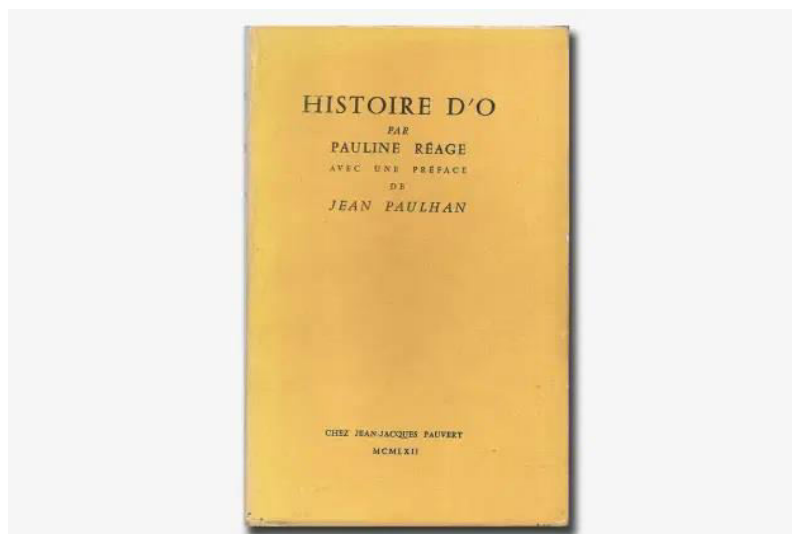
tomber dans le cliché érotique. Mais, séduit par cette langue si pure dans l'impureté, il réclamait la suite, voulait d'autres sévices, d'autres fantasmes ? « *Continuez !* » Elle se remettait alors à la tâche. Celle qui avait fait sa devise du mot de Luther : « *Pecca fortiter* » (pèche avec courage) prenait un infini plaisir, une religieuse volupté à raconter l'histoire de cette jeune femme, O, qui jouit d'être soumise et que son amant prostitue aux membres – sans jeu de mots – d'une sorte de société secrète. Au château de Roissy, où elle est emmenée, O accepte le masque, le collier à chien, les chaînettes, les coups de fouet et les caprices des hommes. Parmi eux, sir Stephen, son nouveau maître, la marque au fer rouge et perce son sexe d'anneaux sur lesquels sont gravées ses initiales. Quand l'« Histoire d'O » est terminée, Jean Paulhan note : « *C'est la plus farouche lettre d'amour qu'un homme ait jamais reçue.* » Il avait raison. Fors un bref « Retour à Roissy » et deux recueils d'études littéraires, Dominique Aury ne publia plus. Comme si elle était la femme d'un seul amour, l'auteur d'un seul livre, où le calvaire se confond avec l'ex-voto et l'érotique avec le cantique :

« *O est sous le regard de son amant comme on est sous le regard de Dieu, avec la même foi, la même certitude révocable.* »

En 1951, le manuscrit est donc sur la table de Jean Paulhan. Il veut que cette lettre devienne un livre. Sans jamais révéler l'identité de l'auteur ni celle du dédicataire, le directeur de « la NRF » essaie, pendant deux ans, de convaincre Gaston Gallimard de le publier, s'engage même à rédiger une préface, « le Bonheur dans l'esclavage », où il invoque « *l'inconcevable décence* » du texte. Gallimard rechigne. Une fiche de lecture finit de le convaincre de refuser « Histoire d'O ». Elle est signée Jean Dutourd : « *Gaston, tu ne peux pas publier ce genre de livres !* » Paulhan est amer. Il confie le manuscrit à René Defez, l'éditeur des Deux Rives, qui l'accepte, puis se rétracte : pour avoir publié un ouvrage où les officiers français en Indochine en prennent pour leur grade, Defez a en effet des ennuis politiques. Il ne veut pas plonger plus bas. Il cède alors le contrat à un éditeur de 27 ans qui vient de créer sa maison d'édition : un certain Jean-Jacques Pauvert, lequel a du goût, du flair et ne cache pas son enthousiasme. « *Ce livre, annonce-t-il dans un prospectus, fera date dans l'histoire de toutes les littératures.* »

LIRE AUSSI > [Jean-Jacques Pauvert : « Je n'ai jamais cessé d'être éditeur »](#)

« Histoire d'O » est mis en vente, au prix de 24,63 francs, en juin 1954, trois mois après « Bonjour tristesse » et au moment où Mendès France forme son gouvernement dans lequel François Mitterrand hérite de l'Intérieur. Le tirage est confidentiel : 600 exemplaires. Pauvert rêve en effet que l'achat de ce livre licencieux s'apparente à un acte d'incivisme. Dominique Aury, à qui Paulhan apprend que ses lettres vont paraître, choisit pour la seconde fois de sa vie un pseudonyme. Pauline, à cause de « *deux célèbres dévergondées* », Pauline Borghèse et Pauline Roland. Et Réage, nom du hameau de Seine-et-Marne où elle s'était réfugiée avec ses parents pendant la guerre. Le nom d'emprunt met à l'abri du scandale Anne Desclos, qui est une gentille fille : « *Je ne voulais pas embêter ma famille.* » Elle réussira la prouesse de garder le secret pendant quatre décennies et attendra d'avoir fêté ses 87 ans pour confesser en 1995, dans le « New Yorker », être l'auteur d'« Histoire d'O ».



Couverture du livre « Histoire d'O » dans sa version de 1962. WIKIMEDIA COMMONS

Mais les premiers lecteurs de ce texte où la femme est prostituée, fouettée, écartelée sont convaincus que l'auteur est un homme. « *Ça ne peut pas avoir été écrit par une femme* », proclame, sûr de lui, Albert Camus chez Gallimard. Des noms circulent : Mandiargues, Robbe-Grillet et surtout Jean Paulhan, non seulement parce qu'il a signé la préface mais aussi parce que Pauline Réage est l'anagramme d'Egérie Paulan. Seul Gilbert Lely, ancien surréaliste, poète subversif et auteur d'une « Vie du marquis de Sade », découvre qui se cache derrière le pseudonyme. Dans une longue et savante lettre adressée à Dominique Aury, il met en parallèle son étude sur Fénelon et des fragments d'« Histoire d'O » pour conclure :

« *On pourra me dire tout ce qu'on voudra, c'est vous, Madame, qui l'avez écrit.* »

Flattée d'être si bien démasquée, elle ne répond pas à son subtil correspondant.

Si le livre intrigue et excite les initiés, il ne fait guère événement. En un an, il ne s'en vend que 2 000 exemplaires. Les libraires se disent choqués. Pour le trouver, il faut d'ailleurs être obstiné. Car il est interdit à l'affichage, à la vente aux mineurs et à la publicité. Requête, la commission consultative rend un rapport accablant : « *Considérant que ce livre entend retracer les aventures d'une jeune femme qui, pour complaire à son amant, se soumet à tous les caprices érotiques et à tous les sévices. Considérant que ce livre violemment et consciemment immoral, où les scènes de débauche à deux ou plusieurs personnages alternent avec des scènes de cruauté sexuelle, contient un ferment détestable et condamnable, et que par là même il outrage les bonnes mœurs. Emet l'avis qu'il y a lieu à poursuites.* » Dominique Aury à Paulhan : « *De deux choses l'une : ou nous allons en prison, vous et moi, ou le roman sera en livre de poche.* » Paulhan : « *Vous rêvez !* » 2002 : « Histoire d'O » est dans le Livre de Poche, n° 14766.

Pugilat d'alcôve et de sacristie

C'est en janvier 1955, grâce au prix des Deux Magots (au jury duquel siège Michel Leiris), qu'« Histoire d'O » cesse d'être une *curiosa*, devient un objet de scandale et commence sa longue vie de best-seller (850 000 exemplaires vendus). Au même moment, Pierre Poujade décrète la grève des impôts, tient de grands meetings au Vel' d'Hiv', et le Saint-Office condamne « la Quinzaine », l'organe français des catholiques progressistes. Les éditeurs de Sade et de Miller sont poursuivis. « La NRF » passe pour le repaire parisien de l'Antéchrist. Le climat est brûlant.

Dans « l'Express », François Mauriac, pourtant vieil ami de Jean Paulhan, lui reproche sèchement d'avoir osé préfacier « *les confidences d'une Belle* » et regrette le temps béni où les abeilles faisaient leur miel sur les lèvres de Platon endormi : « *Les muses de notre temps bourdonnent au-dessus des latrines des maisons de correction.* » Colère de Paulhan : « *L'amour qui ne s'accompagne pas du don, du sacrifice et de la souffrance n'est pas un amour authentique. Voilà qui est à l'extrême opposé de cette complaisance à l'érotisme que vous semblez supposer. Mais, de toute évidence, vous n'avez pas lu le livre.* » Réplique immédiate de Mauriac : « *Cher ami, très sincèrement, je n'ai pas envie de lire "Histoire d'O". Non par scrupule moral, mais nous sommes à un âge où c'est l'imagination qui supplée à l'engourdissement de l'instinct. D'où tant de vieillards obsédés.* » En somme, pour ne pas devenir un vicieux, il faut être un saint. Fréquenter Pauline Réage, ce serait entrebâiller la porte de l'enfer, et l'auteur de « Génitrix » craint d'y prendre du plaisir :

« *C'est dans la mesure où je suis l'être le plus naturellement porté aux désordres de l'imagination que je dois me montrer prudent.* »

Dans « l'Express », Mauriac continue de condamner « *des mœurs littéraires qui [le] font vomir* ». Cette fois, c'en est trop, Paulhan exige de lui qu'il cesse d'accabler un livre qu'il n'a pas lu et dont, rappelle le casuiste, plusieurs critiques ont mis en lumière « *le sens mystique* ». Mauriac n'en démord pas : « *L'érotisme est un chemin mort et un cul-de-sac et je n'aime pas la chair traitée à part.* » Formidable pugilat d'alcôve et de sacristie. Sans doute, l'ultime dialogue moderne entre le diable et le bon Dieu.

Les critiques invoquées ici par Paulhan ont tardé à paraître, mais elles sont éloquentes. L'une est signée de Georges Bataille, dans « la NRF » de mai 1955, et l'autre d'André Pieyre de Mandiargues, dans le numéro de « Critique » du mois de juin, sous le titre : « Les fers, le feu et la nuit de l'âme ». Pour contrer ces brillants avocats, l'ordre moral désigne Pierre de Boisdeffre qui, après avoir lu « Histoire d'O », parle de « *musée des*

horreurs » et même d'« *univers concentrationnaire* ». Le débat fait rage. Dans son coin, Dominique Aury ne bouge pas et juge, avec la Junie de « *Britannicus* », qu'elle ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.



Dominique Aury en 1958 sur le plateau de l'émission télévisée "Lectures pour tous"

avec le journaliste Pierre Dumayet. GERARD LANDAU / INA VIA AFP

Pendant ce temps, la justice fait son travail. C'est une vieille dame acariâtre et opiniâtre. Elle ne veut pas seulement punir un livre « *violemment et consciemment immoral* », elle veut savoir qui l'a écrit. Et elle n'y arrive pas. Ça l'exaspère. Le 5 août 1955, Jean Paulhan, « *homme de lettres, demeurant 5, rue des Arènes, à Paris* », est convoqué à la Brigade mondaine. On le presse de questions. Il se refuse à *donner* Dominique Aury. Et, en grand comédien, profite de l'occasion pour infliger aux inspecteurs un cours de littérature. Extrait de sa déposition :

« Il y a environ trois ans, Mme Pauline Réage est venue me trouver à « la Nouvelle Revue française » et m'a soumis un gros manuscrit qui s'appelait « Histoire d'O ». Il m'a frappé à la fois par sa qualité littéraire et, dans un sujet parfaitement scabreux, par sa retenue et sa décence. »

Le mot « *décence* » fait bondir un flic. « *Oui, explique l'auteur des "Causes célèbres", j'ai eu le sentiment d'être en présence d'une œuvre très importante, relevant de l'ordre mystique beaucoup plus que de l'ordre érotique, et qui pouvait être à notre époque ce qu'ont été en d'autres temps les "Lettres de la religieuse portugaise" ou "les Liaisons dangereuses".* » Guilleragues et Laclos font leur entrée à la police des mœurs. « *Je ne pense pas, ajoute-t-il, que ce livre soit à mettre entre toutes les mains, mais il suffit de le lire avec attention pour s'apercevoir qu'il n'est d'aucune manière assimilable à une production pornographique.* »

Alors que la Brigade mondaine s'apprête à interdire « Histoire d'O », la vie mondaine, elle, fait un miracle. Le médecin de Dominique Aury s'appelle Odette Poulain. Et Odette Poulain est la bonne amie d'Edouard Corniglion-Molinier, général d'aviation, compagnon de Malraux et surtout garde des Sceaux. Mise dans la confiance, Odette Poulain organise à Croissy un déjeuner entre Dominique Aury et le ministre. Au menu, poulet, courgettes et conversation sur l'air du temps. D'O, il n'est point question. A la fin du repas, Corniglion-Molinier, très galant, reconduit son invitée à la porte et se tourne vers Odette Poulain : « *Je voulais voir quelle tête a la petite bonne femme qui a écrit un livre pareil.* » Grâce à son intervention, la procédure est déclarée nulle. O vient d'échapper, sur un lit de courgettes, à la censure.

Dominique Aury, stoïcienne, retourne alors tranquillement à sa lecture de la Bible anglaise et des poètes de la Renaissance, à ses traductions (Evelyn Waugh, Powys, Fitzgerald), à ses études sur Restif, Beauvoir et Guyotat, où elle montre qu'elle s'en remet aux écrivains comme O à sir Stephen : pour le plaisir d'être gouvernée par des textes supérieurs. De « Lolita », en 1959, elle écrit dans « la NRF » : « *Ce n'est pas un scandale, c'est un chef-d'œuvre.* » L'article est signé par Dominique Aury mais rédigé par Pauline Réage.

Pétroleuses, prélats, syndicalistes, gaullistes et communistes

On pourrait croire que l'histoire s'arrête là et penser que le temps, surtout après 68, adoucit les mœurs. Or il suffit de l'adaptation cinématographique de son livre par Just Jaeckin et de la une de « l'Express » consacrée, le 1^{er} septembre 1975, à « Histoire d'O » pour que resurgisse le scandale. Aux cris de : « *Pas d'argent sur notre corps !* », des militantes du MLF prennent d'assaut l'hebdomadaire de JJSS sur les murs duquel elles tracent au rouge à lèvres des inscriptions vengeresses. Elles sont soutenues par M^{gr} Marty, archevêque de Paris, qui condamne « *le spectacle de la personne humaine dégradée* » ; par Michel Droit, qui signe aussitôt un pamphlet intitulé « La coupe est pleine » ; et par François Chalais qui, dans une « Lettre ouverte aux pornographes », écrit d'« Histoire d'O » que c'est « *la Gestapo dans le boudoir* ». Les deux Georges, Marchais et Séguy, s'y mettent à leur tour pour vitupérer le capitalisme corrompue et pourrissant. A la Chambre, on interpelle le gouvernement pour réclamer des sanctions. Devant cette étrange ligue bien-pensante qui compte des pétroleuses, des prélats, des syndicalistes, des gaullistes et des communistes, les législateurs décident de classer X les films à caractère porno et créent pour eux la taxe exceptionnelle de 33 %.

Ainsi donc, vingt et un ans après sa parution, « Histoire d'O », ce livre « *intolérable* », selon le mot de Mauriac, continue de choquer la France sans troubler pour autant Pauline Réage, qui garde le silence comme on porte le voile. Adepte du « *never explain, never complain* », la plus célèbre des clandestines vit très bien avec son secret et ses regrets. « *C'est insupportable*, lui disait Paulhan, mort en 1968, *vous trouvez moyen de faire remarquer que vous êtes effacée.* » Une seule fois, la petite dame de « la NRF » s'est coupée, pendant un comité de lecture de Gallimard. On discutait d'un manuscrit érotique. « *C'est mieux qu'« Histoire d'O » !* », lâche un lecteur. Et Dominique Aury, d'une voix de confessionnal : « *Oh, ce n'est pas gentil pour moi...* »

► Article publié dans « le Nouvel Observateur » du 8 août 2002.

Par Jérôme Garcin